Document généré le 14 juil. 2025 17:19

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Où mène la critique?

Stéphan Gibeault

Numéro 208, mai–juin 2006

Critique de la critique

URI : https://id.erudit.org/iderudit/17832ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gibeault, S. (2006). Où mène la critique? *Spirale*, (208), 11–12.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

OÙ MÈNE LA CRITIQUE ?

D'ABORD, d'où vient la critique? Pour qui agit-elle et dans quel intérêt? Et puis, ultimement, existe-t-il une « critique libre » en 2006? Si oui, à quelle condition? Il y a bien sûr les éternels pigistes qui butinent d'une revue à l'autre en prêtant leur plume au premier venu. « Haute vitesse » oblige, la rapidité semble presser le critique qui doit écrire plus vite que son ombre, sollicité par l'un et par l'autre pour écrire un papier sur ceci pour ses subventions ou sur cela pour sa chaire, pour son éditeur, pour rendre service à un ami. Naturellement, à l'occasion, il pourra également écrire par pur plaisir. Il y a également les fidèles, les habitués, les « critiques de fond », ceux et celles qui ont la capacité d'écrire de façon quasi permanente afin de créer un climat rassurant, voire une présence, face au lecteur qui « connaît » untel depuis X années, car il est « visible ». Ainsi, nous revenons à cette première question : d'où vient la critique? « *Au commencement il y avait le service de presse, et quelqu'un le reçut, envoyé par l'éditeur. Puis, il écrivit un compte rendu. Puis il écrivit un livre, que l'éditeur accepta et qu'il transmit comme service de presse. Le suivant qui le reçut fit de même. C'est ainsi que fut constituée la littérature moderne.* » Cet extrait des *Aphorismes* de Karl Kraus pose un questionnement grave en répercussions : la critique est-elle créée par le marché? par le produit? ou n'est-elle pas devenue avec le temps le produit de ce marché? Ne parle-t-on pas maintenant du critique comme d'un sportif qui est parfois « échangé » d'une équipe à l'autre lorsqu'il ne respecte pas suffisamment la ligne de conduite de ladite équipe (de la rédaction ou du comité éditorial) ou ne vend pas assez, et ce, peu importe si les raisons sont idéologiques, politiques ou bassement mercantiles… Cela pourrait expliquer l'immersion lente du critique d'antan dans une nouvelle mer critique…

L'art de réfléchir par soi-même

Mais alors, a-t-on vraiment besoin des critiques? « Aujourd'hui, tout le monde l'est tellement! », dirait tout un chacun. Et ce, en plus d'être lucide et cynique. Décidément… Ajouter à cela que l'on peut toujours consulter Internet, comme on consulte un menu au restaurant, pour *se faire une idée* rapide, et voilà! Or, justement, voilà! S'interroge-t-on assez sur la qualité et la pertinence de ces critiques? Mal nous en prend, nous manquons de temps et nous consultons « l'information véhiculée » — plus souvent que la « réflexion critique » — par des inconnus sans pour autant savoir si ces personnes sont aptes ou non à *critiquer* un événement, un texte, une pièce ou toute autre forme d'art. Et dans le cas où on le sait, nous cherchons, peut-être inconsciemment, à nous rassurer ou à infirmer la critique. Bref, lorsque nous voulons obtenir de l'information sur un sujet (un objet), nous accordons souvent moins d'importance au critique qu'à la critique. De toute façon, la nouvelle génération ne croit (supposément) plus à rien et, du coup, croit n'importe qui ou n'importe quoi, car au bout du compte, à qui se fier, sinon à quelqu'un qui pourrait bien être « nous-même », c'est-à-dire le public en général (en témoignent d'ailleurs les votants de *Loft Story* qui vont jusqu'à payer pour exercer ce droit de jugement, ce regard « critique », ce jugement décisif). Même si l'on sait qu'il ne s'agit pas de « véritables critiques » — nous sommes lucides —, en voulant constamment un *avis* rapide, ne discréditons-nous pas tranquillement et sûrement ceux qui font métier de critiquer, de juger, de réfléchir, de comparer et d'analyser une œuvre en vertu d'un savoir précis et cohérent?

Aujourd'hui, le critique peut-il critiquer? A-t-il encore sa raison d'être ou se doit-il de laisser la place, *sa* place, à Monsieur Tout-le-monde? Ceci rejoint exactement le propos de Bertrand Leclair dans *Verticalités de la littérature. Pour en finir avec le « jugement » critique* (Éd. Champ Vallon), qui veut que la critique ne se pense plus en termes de « jugement », mais bien de « témoignage ». Ajoutons que pour Leclair le témoignage vaut autant que le jugement, sinon plus, car c'est véritablement ce dernier qui transcende l'œuvre, qui est apte à exprimer le non-dit, à laisser libre cours aux interprétations, à nous faire entrer dans les « verticalités littéraires » d'une œuvre.

Malgré cela, à l'ère où « tout le monde en parle » — et où l'UQAM clame qu'il faut « prendre position » —, le critique semble être reclus dans un petit clan fermé, une « réserve », afin de laisser place aux « critiqueux » à la petite semaine. À l'instar de l'espace critique qui est accordé aux arts dans les médias (à l'exception peut-être de l'industrie du spectacle), la place de la critique littéraire, souvent perçue comme élitiste (peut-être en raison du temps de réflexion qu'elle comporte et qu'elle impose), est presque inexistante et, de ce fait, rejoint quasi uniquement des chercheurs ou des intellectuels. Pour la majorité de la population, il y aura plutôt ces « critiqueux » que nous préférons nommer « présentateurs » (on parle ici des « bons », que Leclair appelle pour sa part des « prescripteurs »), c'est-à-dire ceux qui nous informent sur les nouveautés, sur « l'événement culturel », avec une touche, voire une *note* finale de critique : « À voir absolument », « Aussi bon que son dernier », « Remarquable », « *A ten* », etc.

En un sens, Leclair résume très bien la situation : « *Le malaise contemporain de la critique n'est pas une question de personne, ni le résultat d'une incapacité subite qu'auraient les critiques à analyser des œuvres dans le but de les valider; ce malaise résulte en amont de la façon dont les œuvres sont reçues et donc considérées dans une société qui les réduit à l'état d'objets (de consommation), niant ainsi tout ce qui en elles excède les œuvres — ce qui les excède et n'en demeure pas moins leur véritable raison d'être.* » Est-ce là ce que l'on nomme un raisonnement ou un « jugement décisif », comme le veut la définition médicale du terme en parlant d'un « état critique »? Pour le critique, peut-être est-ce là la frontière à ne pas franchir, celle qui le rapprocherait davantage d'un regard « clinique » plutôt que d'un art qui se perd parfois et qui consiste à exercer un jugement.

Le « critique » digne de ce nom ne s'investit pas seulement au moment du jugement décisif, mais au contraire depuis le début du processus, c'est-à-dire au stade de la soumission de la raison au jugement afin de se faire une opinion et de l'émettre par la suite. Suivant cette idée, le jugement du critique n'est jamais définitif. Ce dernier demeure ouvert à la réflexion, accepte de modifier son point de vue, de mettre en péril ses opinions. En ce sens, c'est ce que suggère *Spirale* en proposant ce dossier sur la critique.

Revue critique

En l'occurrence, par l'espace dont il dispose, le magazine *Spirale* se situe à la frontière de ce pays de présentateurs et ce village de critiques. Car il pense/panse l'actualité culturelle du mieux qu'il peut, c'est-à-dire qu'il tente dans une juste mesure d'assurer une vision, un point de vue, sur des œuvres aussi bien connues qu'inconnues. De là, une ouverture, une voie reste ouverte quant à la nouveauté des objets traités comme des nouvelles collaborations. Cette voie est essentielle, à mon avis, pour l'essor d'une critique épanouie qui tend parfois à sortir du tracé souvent miné des idées préconçues et de la stagnation du discours (qu'il soit social, politique, culturel, etc.). *Spirale* a le mérite d'investir un large champ de la culture

en y faisant participer autant le critique que l'artiste et l'écrivain. Cette richesse demeure son élément clé et détermine ce que *peut* être, et ce que, me semble-t-il, *doit* être, la critique dans un magazine comme le nôtre, c'est-à-dire une critique appuyée à la fois sur un jugement et sur un témoignage, un compte rendu à mi-chemin de la critique et de l'analyse (ce juste milieu entre le résumé critique d'un journal et l'article de fond d'une revue universitaire) qui peut permettre le témoignage. En fait, c'est précisément là où en vient Leclair en faisant l'éloge du tour de force du critique qui consiste à se détacher de son texte (de son objet de critique) au point d'en arriver à cette verticalité de la littérature. Peut-être est-ce là ce qui se rapprocherait le plus d'une véritable « critique libre ». Naturellement, Leclair évoque ce qui relève des impressions qui, elles, sont sujettes à diverses interprétations. Pour lui, le problème semble surgir de la réception, de la façon dont le critique se laisse ou non imprégner par l'œuvre. Tout se joue au moment de cette prise de contact, malheureusement souvent trop prédéterminée, et c'est sur cette zone frontalière que le critique piétine et, parfois, ose avancer d'un pas hésitant vers l'inconnu.

La frontière critique

Hors du conformisme, il y a la déroute, celle qui est belle et libre, celle qui est porteuse d'une réalité qui naît, qui s'affiche, qui s'affirme. Bref, ce qui manque souvent à la critique journalistique (à tendance informative), ce n'est pas le jugement, mais bien ce témoignage qui le transcende. Témoigner serait ainsi se mettre du côté de l'œuvre, du côté de l'artiste plutôt qu'en position de juge externe, sentir véritablement de l'intérieur plutôt que juger froidement à l'aide d'une soit disant « vérité ».

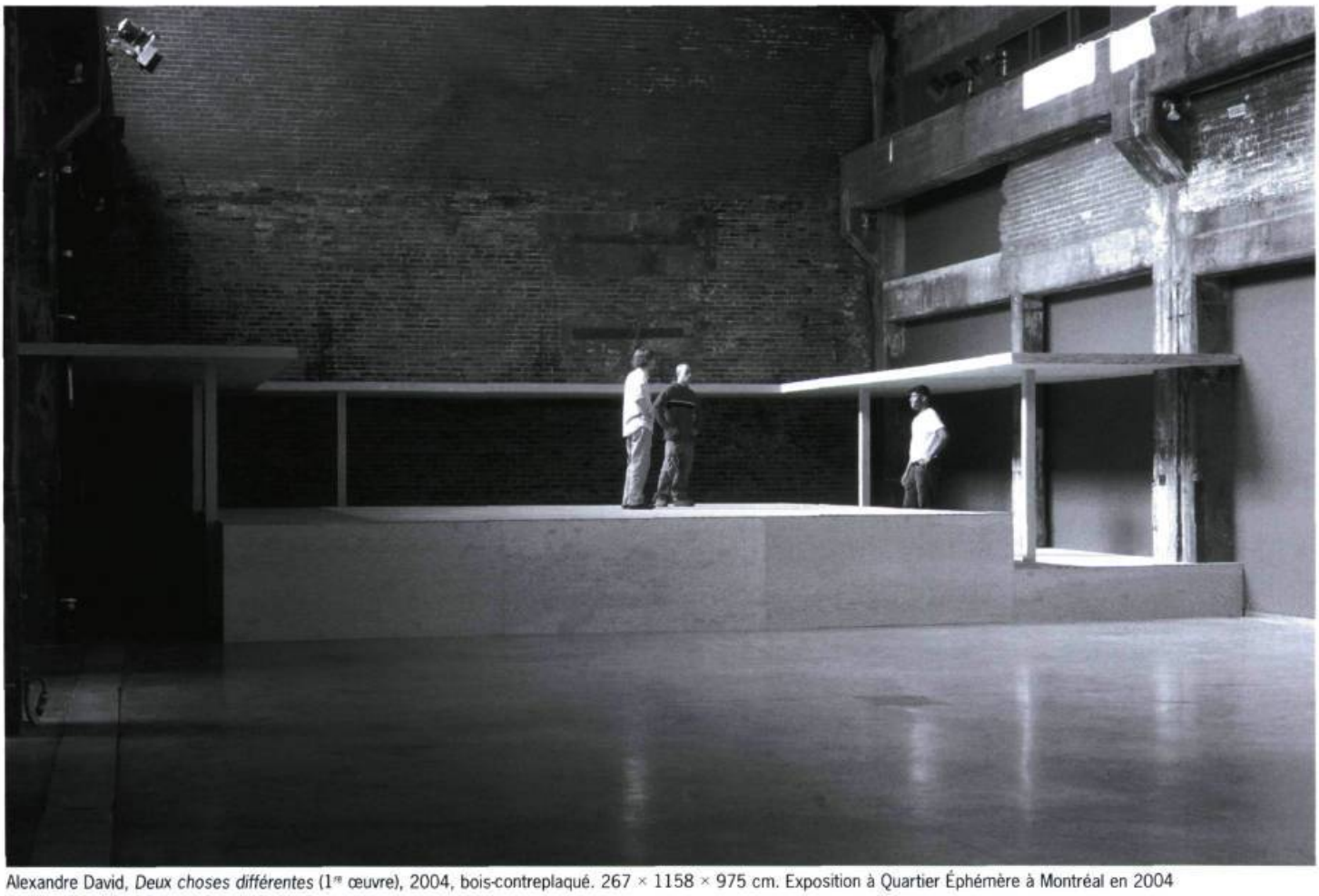
On reproche à la critique, tout comme à l'art, d'ailleurs, d'être devenue trop médiatique, légitimant dans la même envolée le jugement hâtif qui est prôné par bon nombre de lecteurs ou d'auditeurs devenus aujourd'hui, d'abord et avant tout, des « spectateurs », ceux qui regardent ce qui se passe, ceux qui jettent un œil aux journaux, ceux qui en un clic peuvent (sa) voir ce qui se passe, ceux qui, finalement, ont vu passer l'événement, faute de l'avoir vécu.

Aujourd'hui, l'écrivain, désespéré de ne pas obtenir de recension(s) de son œuvre, tentera sensiblement d'être un peu plus « vendeur » selon la demande (qu'elle provienne du marché, voire de son éditeur ou peut-être même, plus insidieusement, du gouvernement), espérant ainsi devenir incontournable pour le critique-présentateur, sans quoi le fantôme du spectateur, le « spectrateur », hantera ce dernier, lui reprochant d'être passé à côté de l'événement. Cercle vicieux, certes. D'où toute la pertinence de la critique littéraire (pour ne parler que d'elle) qui demeure d'autant plus cruciale qu'elle doit s'exercer à un moment où « *jamais les librairies n'ont été si encombrées d'une masse toujours mouvante de fiction. Il faut donner des raisons de choisir. Ce devoir est devenu d'autant plus impératif que les produits sont frelatés* » (Pierre Jourde, *La littérature sans estomac*).

* * *

Le respect de l'humanité va de pair avec une critique, un témoignage construit de la réalité de l'homme, de son art. Or, en prenant le temps de vivre pleinement, de ressentir l'événement afin d'en témoigner, l'artiste, le rêveur, l'enfant (*infans*, celui qui ne parle pas) et le critique s'unissent peut-être sur un seul et même terrain de jeux. Voilà peut-être finalement d'*où vient* — l'avions-nous simplement oublié — et *où mène* la critique. Reste à savoir si le spectateur veut bien prendre le temps d'y jouer.

Stéphan Gibeault



Alexandre David, *Deux choses différentes* (1re œuvre), 2004, bois-contreplaqué. 267 × 1158 × 975 cm. Exposition à Quartier Éphémère à Montréal en 2004